

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (1999)
Heft: 52

Artikel: Maximes extraites de l'Émile
Autor: Rousseau, Jean-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080292>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MAXIMES EXTRAITES DE L'ÉMILE

Quand et comment l'idée de réunir des «maximes» de l'*Émile* est-elle venue à Rousseau? La date et l'intention des fragments inédits¹ publiés ci-après demandent à être précisées, avant qu'ils ne soient peut-être l'objet d'une étude sur leur cohérence.

Ce choix de citations se trouve dans le «Recueil C» (BPUN, MsR 19, f^{os} 16r^o-69v^o) à la suite de l'*Histoire du Gouvernement de Genève* (f^{os} 29r^o-65v^o), texte rédigé à Môtiers probablement entre février et juillet 1764²: en effet au milieu de ce texte (f^o 45) se trouve le brouillon d'une lettre à Alexandre Deleyre, datée «le [] may 1764», mais envoyée le 3 juin (CC 3315). Tourné à l'envers, le «Recueil C» contient différentes notes, entre autres un projet d'oraison funèbre d'Isabelle Guyenet (f^o 137v^o) de mars 1765³, un fragment de la *Déclaration relative à Vernes* (f^o 135v^o) (mars-avril)⁴ et, en ouverture, trois notes (f^o 141v^o) que les éditeurs des *Œuvres complètes* ont publiées arbitrairement avec *L'Art de jouir*⁵:

j'ai le sentiment intérieur qui ne [parle] s'arrange pas par sillogismes, mais qui convainc plus que le raisonnement.

J'ai bien plus que des preuves j'ai l'évidence.

J'ai perdu s'ils ne sont que justes, mais s'ils osent être équitables je suis vainqueur.

¹ Théophile Dufour les signale simplement par ces mots: «Recueil de 71 maximes tirées de l'*Émile*, tomes [ou livres?] II et III, avec indication des pages» (*Recherches bibliographiques* [...], Paris, 1925, t. II, p. 143), et l'édition de la Pléiade ne «reproduit pas [...] les fragments qui sont passés à peu près tels quels dans *Émile*» (OC IV, p. 1704).

² Voir l'introduction de Bernard Gagnebin dans OC V, p. CCXLII.

³ Isabelle Guyenet a cru mourir des suites de ses couches du 11 février. Voir CC 4108 et A354, ou OC II, 1325.

⁴ Voir mon introduction à Voltaire, *Sentiment des citoyens*; Jean-Jacques Rousseau, *Déclaration relative à M. le pasteur Vernes*, Paris, Champion, 1997, p. 19-21; et OC I, p. 1163, n° 17.

⁵ «Art de jouir et autres fragments», OC I, p. 1175, n° 10-12. Le plat de couverture comprend deux adresses de F.-H. d'Ivernois, l'une à Bâle, «jusqu'au 16 juin» (probablement 1764), et l'autre à Lyon. Voir la *Remarque* de Leigh à CC 3354.

Contrairement aux notes correspondantes⁶ qui font remonter ces fragments au «complot» (donc après 1765), on peut fort bien estimer qu'ils se rattachent au «Préambule» des *Confessions* du manuscrit de Neuchâtel rédigé à Môtiers⁷. D'ailleurs ce MsR 19 semble n'avoir jamais quitté les mains de DuPeyrou de 1765 à sa mort et il ne contient visiblement que des textes (correspondance, notes et brouillons) écrits entre 1761 et 1765.

La lecture de la correspondance de Rousseau permet de préciser certains points. Le 10 mai 1763, Pierre Guy, libraire associé à Duchesne, envoie de Paris à Jean-Jacques «un Recueil de vos pensées que Prault⁸ vient de publier», en ajoutant: «Vous verrez s'il a fait le choix avec connaissance» (CC 2683). Il s'agit d'une édition, dont l'histoire reste à faire⁹, intitulée *Les Pensées de J. J. Rousseau, citoyen de Genève*¹⁰. Rousseau répond le 5 juin: «J'ai parcouru le recueil de M. Prault, et je le crois fait avec beaucoup de bonne volonté, mais non pas avec beaucoup d'intelligence, il est de toute manière au-dessous du médiocre. Rien n'était plus aisé que de faire infiniment mieux avec aussi peu de peine. Ces pensées-là sont bien de moi; mais ce ne sont pas mes pensées» (CC 2743). Le 14 janvier 1764, Guy avise Rousseau d'une nouvelle édition: «Eh bien, ne voilà-t-il pas qu'on fait un autre recueil de vos pensées, j'en ai vu quelque chose, entre autres l'introduction, que j'ai trouvée très bien faite, et dont je suis sûr que vous en serez content: si nous nous accommodons du manuscrit je vous ferai part de ce morceau tout aussitôt que je le pourrai, mais des gens connaisseurs nous ont assuré que c'était exactement bien fait, que personne ne pouvait se plaindre (en parlant de vos ennemis) tant c'était bien fait et adroitement» (CC 3108). Ce que Guy ne dit pas, c'est qu'il est lui-même le commanditaire de l'ouvrage, dont il a confié l'entreprise à l'abbé de La Porte, afin de «compléter son édition des *Œuvres de JJ*» (Leigh). L'ouvrage paraîtra séparément en 1764 sous le titre *Esprit, maximes, et principes de M. Jean-Jacques Rousseau de Genève*¹¹, avec une «Introduction préliminaire» de 20 pages de La

⁶ OC I, p. 1866.

⁷ Voir en particulier OC I, p. 1152.

⁸ Libraire à Paris.

⁹ Voir la longue note *d* que Leigh consacre à la question dans CC 2683 (p. 159-160), et Théophile Dufour, *Recherches bibliographiques* [...], t. I, p. 225 ss.

¹⁰ A Amsterdam, [Paris, Prault?], 1763, [404 p. selon une contrefaçon]. L'ouvrage est précédé d'un «Avertissement de l'éditeur» [p. III-X].

¹¹ A Neuchâtel [Paris], Et en Europe, Chez les Libraires Associés, 464 p.

Porte. Et Rousseau de remercier l'éditeur le 20 juillet: «Je suis touché et reconnaissant de tout ce qu'il y a d'obligeant et d'honnête dans l'introduction du volume des Maximes. J'aime à croire que c'est à M. l'abbé de La Porte que je dois un procédé si généreux et même si courageux dans la circonstance. Quant aux maximes je sens bien qu'un Auteur ne peut être content d'un choix qu'il n'a pas fait lui-même» (CC 3409).

On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même. Pourquoi Rousseau n'aurait-il pas songé lui-même à amender *Les Pensées* et à en offrir une édition authentique? C'est en tout cas ce que laisse entendre son éditeur Marc-Michel Rey qui a passé à Môtiers en mai 1763 précisément. D'Amsterdam, il lui écrit le 25 août: «Si votre santé le permet et vos autres affaires, je recevrai avec plaisir vos indications sur l'*Esprit de Rousseau, Lettres sur la Nouv[elle] Héloïse*» (CC 2897). S'il est avéré que Rousseau songeait à publier en recueil certaines lettres sur *La Nouvelle Héloïse* (en particulier les lettres de Julie von Bondeli à Suzanne Curchod¹²), on n'a pas d'autre témoignage sur le premier projet. Pour toute réponse à Rey, il déclare: «Ni mon état ni les importuns ne me permettent maintenant aucun travail» (8 octobre; CC 2949). L'éditeur amstellodamois le relance le 20 janvier 1764: «avez-[vous] aussi songé à donner un *Esprit de Rousseau*, en indiquant les endroits de vos œuvres que je pourrais prendre?» (CC 3114). Et encore plus tard, en mai 1765: «Vous me l'aviez cependant fait espérer [«l'histoire de votre vie»] ainsi qu'une indication de vos œuvres p[ou]r effectuer un ouvrage qu'on a publié en France sous le nom d'*Esprit de J. J. Rousseau* et que je n'ai point réimprimé par cette raison, espérant de faire mieux avec votre secours; vous deviez aussi donner un Recueil de Lettres au sujet de *La Nouvelle Héloïse*» (CC 4459). Ni l'un ni l'autre ouvrage ne verra le jour, mais cela ne signifie pas que Jean-Jacques n'y ait pas travaillé. En ce qui concerne les «Maximes» tirées de l'*Émile*, on peut raisonnablement penser qu'elles ont été transcrites durant le printemps ou l'été de 1764, comme l'indique leur place dans le manuscrit.

Ces «Maximes», exclusivement tirées du Livre IV de l'*Émile*¹³, se succèdent dans l'ordre même du texte imprimé et font en quelque sorte

¹² Voir en particulier CC 1362 et 1402.

¹³ Contrairement aux *Pensées* et à *Esprit, maximes* [...] qui réunissent thématiquement des citations extraites des grandes œuvres de Rousseau; mais les deux ouvrages s'ouvrent sur le chapitre «Dieu».

suite aux trois «maximes précises, claires et faciles à saisir» qui résument les pensées de Jean-Jacques sur le rapport à autrui et la pitié (*OC* IV, p. 506-509). Si, par définition, l'intelligence de la maxime répond à «l'âge de raison», on comprend que ces citations appartiennent au Livre IV, mais pourquoi s'arrêtent-elles au milieu de la *Profession du vicaire savoyard*, sinon parce que la plume est tombée des mains de Rousseau?

En mai 1780, lors de la parution des premiers volumes de la *Collection complète*, DuPeyrou suggérera à Moulton (CC 7707) d'éditer un nouveau recueil dans le genre:

En parcourant diverses lettres qui ne peuvent entrer ni dans la collection, ni dans le supplément, et qui renferment pourtant quelques pensées bonnes à conserver, il m'a paru que nous pouvions les en extraire, et en faire un petit article, sous le nom de *Maximes, pensées etc* et je me rappelle qu'il s'en trouve quelques-unes dans les chiffons à vous remis, qui peuvent servir.

Le projet ne verra pas le jour. Il existe bien une édition de l'*Esprit, maximes et principes*, publiée à Neuchâtel en 1791, mais elle est conforme à celle de Duchesne.

F.S. E.

Je propose ici la transcription du texte en signalant entre crochets: 1° la foliotation, 2° les références imprécises à l'édition originale de l'*Émile*, 3° les renvois à l'édition de la Pléiade (*OC* IV) et 4° les mots biffés dans le manuscrit. Les parenthèses donnent les compléments graphiques des abréviations utilisées par Rousseau. Les passages en italiques indiquent les formulations modifiées ou inédites par rapport au texte imprimé, mais je n'ai pas tenu compte des variantes de ponctuation, ni des enchaînements nécessités par le genre de l'exercice.

[F° 66v°]

*Chapitre....
De la Religion*

Em: III. *Les plus grandes idées de la divinité nous viennent par la
p. 131. raison seule. [607]

[F° 67r°]

Maximes

Emile. *Il faut savoir bien lire dans les faits avant de lire dans les*
T. II. *maximes*¹. La Philosophie en maximes ne convient qu'à l'expé-
p. 280. rience. La jeunesse ne doit rien géné-raliser; toute son instruction
doit être en règles parti-culières. Tacite est le livre des
vieillards². [529]

ib. 282. La guerre ne fait guères que [déterminer] manifester des
événemens déjà déterminés par des causes morales que les Histo-
riens savent rarement voir. [529]

ib. L'histoire montre bien plus les actions que les hommes, parce
qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens [de parade]
choisis, dans leurs vêtemens de parade. Elle n'expose que
l'homme public qui s'est arrangé pour être vu. Elle ne le suit
point dans sa maison dans son cabinet, dans sa famille au milieu
de ses amis, elle ne le peint que quand il représente; c'est bien
[plus sa p] moins sa personne que son habit³ qu'elle peint. [530]

284. Le génie des h(ommes) assemblés ou des peuples est fort
différent du caractère de l'h(omme) en particulier, et ce seroit
connoître très imparfaitement le cœur humain que de ne pas
l'examiner aussi dans la multitude. [530]

ibid. *Il n'est plus possible d'écrire utilement ni agreablement*
l'histoire. Tous les détails bas et familiers⁴ mais vrais et
caractéristiques étant bannis du style moderne les h(ommes) sont
aussi parés par nos auteurs dans leurs vies⁵ que sur la scène du
monde. La décence, non moins severe dans les écrits que dans
les actions ne permet plus de dire en public que ce qu'elle
permet d'y faire; et comme on ne [connoît] peut montrer les
h(ommes) que représentans toujours on ne les connoit pas plus
dans nos livres que sur nos theatres. On aura beau faire et refaire
la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suetones. [530-531].

296. Ce ne sont point les philosophes qui connoissent le mieux les
h(ommes) ils ne les voyent qu'à travers les préjugés de la
philosophie, et je ne sache aucun état où l'on en ait tant. [535]

297 Le mal que nous font les méchans nous fait oublier celui
qu'ils se font à eux-mêmes. Nous leur pardonnerions plus
aisément leurs vices, si nous pouvions voir combien leur propre
cœur les en punit. [535]

298 Celui qui croit jouir du fruit de ses vices, n'est pas moins
tourmenté que s'il n'eut point réussi; *l'avantage est apparent, la*
peine est intérieure, [l'objet est changé mais] l'inquiétude est
300 *toujours la même, il n'y a que l'objet de changé.* [535]

300 *Le Sage ne hait personne, il se contente de plaindre* [ceux qui
ne le sont pas] *les vicieux*. Il plaint jusqu'à l'ennemi qui lui fait
du mal à lui même. [Da] Car dans ces mechancetés il *voit* sa
misère. Il *dit*; en se donnant le besoin de me nuire, *un h(omme)*
a fait dépendre son sort du mien. [536]

301 L'amour-propre est un instrument utile mais dangereux;
souvent il blesse la main qui l'emploie⁶ et fait rarement du bien
sans mal. [536]

304 Les deux mobiles avec lesquels on conduit les enfans étant
l'intérêt et la vanité, ces deux m(ê)me)s mobiles servent aux
Courtisanes et aux escrocs pour s'emparer d'eux dans la suite.
Quand vous voyez exciter leur avidité par des prix, par des
récompenses, quand vous les voyez applaudir à dix ans dans un
acte public au collège, vous voyez comment on leur fera laisser
à vingt leur bourse dans un brelan et leur santé dans un mauvais
lieu. Il y a toujours à parier que le plus savant de sa classe
deviendra le plus joueur et le plus débauché. [538n]

314. Il faut toujours se faire entendre, mais il ne faut pas toujours
tout dire: celui qui dit tout dit peu de choses, car à la fin on ne
l'écoute plus. [541]

[67v°]
320. L'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs
l'amour de l'humanité. Les nourrices, les mères s'attachent aux
enfans par les soins qu'elles leur rendent⁷. C'est en faisant le
bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus sure.
[543-544]

326) Tous les preceptes de la rhétorique ne semblent qu'un pur
verbiage à quiconque n'en sent pas l'usage pour son profit.
Qu'importe à un écolier de savoir comment s'y prit Annibal pour
déterminer ses soldats à passer les Alpes? Si au lieu de ces
magnifiques harangues vous lui disiez comment il doit s'y
prendre pour porter son préfet à lui donner congé, soyez sur qu'il
seroit plus attentif à vos règles. [546]

330) Etendons l'amour-propre sur les autres êtres, nous les
transformerons en vertu, et il n'y a point de cœur d'homme dans
lequel cette vertu n'ait [la] sa racine. [547]

* *L'amour mène quelquefois au crime, mais il n'y a nul*
sentiment dans le cœur de l'homme qui fasse aimer si passion-
nément la vertu.

331. Qu'importe⁸ à qui tombe un plus grand bonheur en partage
pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous? c'est [là]

ici⁹ le premier intérêt du sage après l'intérêt privé; car chacun est partie de son espèce, mais non pas d'un¹⁰ autre individu. [548]

331) Pour empêcher que la pitié ne dégénère¹¹ en foiblesse il faut¹² la généraliser et l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice; parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison, par amour pour nous avoir pitié de nôtre espèce encore plus que de nôtre prochain, et c'est une très grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchants. [548]

III.10. Il est un degré d'abrutissement qui ôte la vie à l'âme et la voix intérieure ne sait plus¹³ se faire entendre à celui qui ne cherche qu'à se nourrir. [562]

II. 338 L'homme ne commence pas aisément à penser; mais sitôt qu'il commence il ne cesse plus. Quiconque a pensé pensera toujours, et l'entendement une fois exercé à la réflexion ne peut plus rester en repos. [550]

341 Locke veut qu'on commence par l'étude des esprits, et qu'on passe ensuite à celle des corps; cette méthode est celle de la superstition, des préjugés, de l'erreur; ce n'est point celle de la raison, ni même de la nature bien ordonnées, c'est se boucher les yeux pour apprendre à voir. [551-552]

ib. Il faut avoir longtemps étudié les corps pour se faire une véritable notion des esprits et soupçonner même qu'ils existent. L'ordre contraire ne sert qu'à établir le materialisme. [552]

342) Ce mot esprit n'a aucun sens pour quiconque n'a pas philosophé. Un esprit n'est qu'un corps pour le[s] peuple et pour les enfans. N'imaginent-ils pas des esprits qui crient, qui parlent, qui battent, qui font du bruit? Or on m'avouera que des esprits qui ont des bras et des langues, ressemblent beaucoup à des corps. [552]

343) Le sentiment de [l'] notre action sur les autres corps a du d'abord nous faire croire que quand ils agissoient sur nous c'étoit d'une manière semblable à celle dont nous agissions sur eux. Ainsi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il sentoit l'action. Se sentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puissance, il l'a supposée illimitée, et il en fit des Dieux aussitôt qu'il en fit des corps. [552]

343) Durant les p(remie)^{re} ages les h(ommes) effrayés de tout n'ont rien vu de mort dans la nature, l'idée de la matière n'a pas été moins lente à se former¹⁴ que celle de l'esprit, puisque cette première idée est une abstraction [elle tourne] elle-même. [552]

344) Tous les ouvrages [des ho] de la nature et des h(ommes) ont été les 1^{eres} divinités des mortels. Le polytheisme a été leur première religion et l'idolatrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un seul Dieu que quand, généralisant de plus en plus leurs idées, ils ont été en état de remonter à une première cause de réunir le système total des êtres sous une seule idée et de donner un sens au mot substance, lequel est [au fond] la plus grande des abstractions. [F° 68r° 15] Quand une fois l'imagination a vu D(ieu) il est bien rare que l'entendement le conçoive [552-553]

(347.) Tout est infini pour les enfans, ils ne savent mettre des bornes à rien, non qu'ils fassent la mesure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. [553-554]

(347) C'est en vain que les abymes de l'infini sont ouverts tout autour de nous. Un enfant n'en sait point être épouvanté, ses foibles yeux n'en peuvent sonder la profondeur. [553]

(347) J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au delà qu'au deçà des dimensions qui leur sont connues. Ils estimeront un espace immense bien plus par leurs pieds que par leurs yeux; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils ne pourront voir mais plus loin qu'ils ne pourront aller. [554]

349 Pour admettre les mystères il faut comprendre au moins qu'ils sont incompréhensibles et les enfans ne sont pas même capables(s) de cette conception-là. Pour l'âge où tout est mystère, il n'y a point de mystères proprement dits. [554]

350. L'obligation de croire en suppose la possibilité. [555]

354. La raison nous dit qu'un h(omme) n'est punissable que par [353-4] les fautes de sa volonté, et qu'une ignorance invincible ne lui sauroit être imputée à crime. D'où il suit que devant la justice éternelle tout h(omme) qui croiroit s'il avoit les lumières nécessaires est réputé croire, et qu'il n'y aura d'incrédulés punis que ceux dont le cœur se ferme à la vérité. [556]

III.

17. En écartant toujours la vaine apparence et pénétrant les maux reels qu'elle couvre on apprend à déplacer les erreurs de ses semblables, à s'attendrir sur leurs misères, et à les plaindre plus qu'à les envier. [564]

18. L'h(omme) q(ui) fait le plus de cas de la vie est celui qui sait le moins en jouir, et celui qui aspire le plus avidem(en)t au bonheur est toujours le plus misérable. [564]

22. En faisant vœu de¹⁶ n'être pas h(omme) on prononce plus qu'on ne peut tenir. [566]

23. Il faut commencer par apprendre à resister *toujours*, pour savoir quand on peut céder sans crime. [566]

- 24 Il ne faut souvent qu'aggraver la faute pour echapper au châtement. [567]
- 25 Rien ne conserve mieux l'habitude de reflechir que d'être plus content de soi que de sa fortune. [567]
27. Le doute sur les choses qu'il nous importe de connoître est un état trop violent pour l'esprit humain; il n'y resiste pas longtems; il se decide malgré lui de manière ou d'autre, et il aime mieux se tromper que ne rien croire. [568]
30. Il n'y a pas un philosophe qui venant à connoître le vrai et le faux ne preferât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité decouverte par un autre. [569]
33. Les objections insolubles étant communes à tous les systèmes parce que l'esprit de l'h(omme) est trop borné pour les resoudre, ne prouvent¹⁷ contre aucun par préfér-ence, mais quelle différence entre les preuves directes! celui-là seul qui explique tout ne doit-il pas être préféré, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres. [570]
37. La faculté distinctive de l'Etre actif ou intelligent est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. [571]
- 40 [Ajoûtez à cela une reflexion qui vous frappera, je m'assure, quand vous y aurez pensé]
- Si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, il n'y auroit entre eux aucune communication, il nous seroit impossible de connoître que le corps que nous touchons et l'objet que nous voyons sont le m(ême). Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq substances sensibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité. [573]
- 48 Les premières causes du mouvement ne sont point dans la matière; elle reçoit le mouvement et le communique, mais elle ne le produit pas. [576]
- 59.) La barrière insurmontable que la nature a mise entre les diverses especes afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne put le troubler. [580]
- 61) Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres vivans et sentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des êtres intelligens, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent. [580]
- 63) J'apperçois Dieu partout dans ses œuvres, je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, et mon esprit troublé n'apperçoit plus rien. [581]

- 65.) Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi,
[64-65] si je suis le seul être qui sache tout rapporter à lui? [582]
- 66) Content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien après lui
de meilleur que mon espèce. Si j'avois à choisir ma place dans
l'ordre des êtres, que pourrois-je choisir de plus que d'être
homme? [582]
- 69) Si se préférer à tout est un penchant naturel à l'h(omme) et
si pourtant le p(remie)^r sentiment de la justice est inné dans le
cœur humain, que celui qui fait de l'h(omme) un être simple,
lève ces contradictions, et je ne reconnois plus qu'une substance.
[584]
- 70) J'entens¹⁸ par le mot de substance l'être doué de quelque
qualité primitive et abstraction faite de toutes modifications
particulières ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives
qui nous sont connues peuvent se réunir dans un m(ême) être on
ne doit admettre qu'une substance; mais s'il y en a qui s'excluent
mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut
faire de pareilles exclusions. [584]
71. Quand un phil(osophe) viendra me dire que les arbres sentent
[70-71] et que les rochers pensent il aura beau m'embarrasser dans ses
argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de
mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres
que d'accorder une ame à l'homme. [584-585]
- 72) Je ne sais comment l'entendent nos matérialistes, mais il me
semble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejeter la
pensée leur devroient faire aussi rejeter le sentiment, et je ne
vois pas pourquoi ayant fait le p(remie)^r pas, ils ne feroient pas
aussi l'autre. Que leur en coûteroit-il de plus, et puisqu'ils sont
surs qu'ils ne pensent pas, comment osent-ils affirmer qu'ils
sentent. [584-585n]
- 75) Je ne connois la volonté que par le sentiment de la mienne,
et l'entendement ne m'est mieux connu. Quand on me demande
quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon
tour quelle est la cause qui détermine mon jugement, car il est
clair que ces deux causes n'en font qu'une, et si l'on comprend
bien que l'h(omme) est actif dans ses jugemens, que son enten-
dement n'est que le pouvoir de comparer et de juger on verra
que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable ou dérivé de celui-
là; il choisit le bon comme il a jugé le vrai, s'il juge faux, il
choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté?
c'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son
jugement? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de
juger; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je
n'entends plus rien. [586]

- 76) Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela m(ême) que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estimetel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi. [586]
- 76) Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre,
[75-76] on ne sauroit remonter au delà. [Ce n'est *] Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulsion, ou toute première impulsion n'a nulle cause antérieure, et il n'y a point de véritable volonté sans liberté. [586]
- 76) [Ce n'est pas le mot de] * Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. [586]
77. Tout ce que l'h(omme) fait librement n'entre point dans le système ordonné de la providence et ne peut lui être imputé. [587]
- 78 La supême jouissance est dans le contentement de soi-même. [587]
- 79 Quoi! pour empêcher l'h(omme) d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct et le faire bête? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pu[i]sse être libre, bon et heureux comme toi! [587]
79. C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchants. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement nôtre ouvrage, et le mal physique ne seroit rien, sans nos vices qui nous l'ont rendu sensible. [587]
- 80) Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. [588]
- 81) H(omme) ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'est toi-m(ême). Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, et l'un et l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le desordre et je ne vois dans le système du monde un ordre q(ui) ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre; et ce sentiment l'h(omme) ne l'a pas reçu de la nature, il se l'est donné¹⁹. Otez nos funestes progrès, otez nos erreurs et nos vices, otez l'ouvrage de l'h(omme) et tout est bien. [588]
- 82) La bonté est l'effet non point d'une puissance sans bornes et de l'amour de soi, essentiel à tout être qui se sent. Celui qui peut tout étend pour ainsi dire son existence avec celle des êtres. Produire et conserver sont l'acte perpétuel de la puissance; elle

- n'agit point sur ce qui n'est pas. D(ieu) n'est pas le D(ieu) des morts, il ne pourroit être destructeur et méchant sans se nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui est bien. [588]
- [F° 69r°] 82.) Quand les anciens appelloient optimus maximus le D(ieu) suprême ils disoient très vrai; mais en disant O.M.²⁰ ils auroient parlé plus exactement, puisque sa bonté vient de sa puissance. Il est bon parce qu'il est grand. [589n]
- 84 [86] On diroit aux murmures des impatiens mortels que D(ieu) leur doit la récompense avant le mérite et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. O soyons bons premiè-r(emen)¹ et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnez; c'est après qu'ils l'ont parcourue. [589].
86. L'h(omme) ne vit qu'à moitié durant sa vie, et la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps. [590]
96. Plus je m'efforce de contempler l'essence infinie, moins je la connois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie et lui dis: Etre des Etres, je suis parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'aneantir devant toi. C'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur. [594]
98. La conscience est à l'ame ce que l'instinct est au corps. [595]
- 100 Si l'h(omme) est méchant naturellement, il ne peut cesser de l'être sans se corrompre, et la bonté n'est en lui qu'un vice contre nature. Fait pour nuire à ses semblables comme [un] le loup pour égorger sa proie, un h(omme) humain seroit un animal aussi dépravé qu'un loup pitoyable, et la vertu seule nous laisseroit des remords. [595-596]

Notes critiques (E = édition originale, 1762)

1. Souligné par Rousseau. - 2. E: cette dernière phrase est antéposée. - 3. E: plus son habit que sa personne - 4. E: familiers et bas - 5. E: vies privées - 6. E: s'en sert - 7. Cette phrase est antéposée à la précédente dans E. - 8. E: Peu lui importe - 9. E: là - 10. E: et non d'un - 11. E: la pitié de dégénérer - 12. E: faut donc - 13. E: point - 14. E: former en eux - 15. Rousseau a omis une phrase de E. - 16. E: Mais je ne tardai pas à sentir qu'en m'obligeant à - 17. E: prouvent donc - 18. E: entens en général - 19. Rousseau a omis une phrase de E. - 20. E: *Maximus Optimus*.